

Journal des traducteurs Translators' Journal

De la traduction française

F. Dufau-Labeyrie

Volume 1, numéro 5, octobre 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1057547ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1057547ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufau-Labeyrie, F. (1956). De la traduction française. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 1(5), 131–136. <https://doi.org/10.7202/1057547ar>

*Causerie de M. P. Dufau-Labeyrie lors
de la collation des diplômes à l'Institut
de Traduction, le 16 mai 1956.*

De la traduction française

Monsieur le Président,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Les lauréats de l'Institut de Traduction étant réunis ici ce soir afin de recevoir la récompense de leurs travaux, il m'est agréable de déclarer à quel point je suis reconnaissant à la direction de l'Institut d'avoir bien voulu me donner l'occasion de féliciter ces lauréats, de leur exprimer mes vœux les plus sincères de réussite dans leur carrière, enfin de leur dire quelques mots, que je voudrais encourageants, sur un aspect de ce métier de traducteur qui est le mien depuis plus de quinze ans. Mon propos est en effet de vous parler de la traduction française, puisqu'aussi bien je crois que c'est cette discipline qui a été l'objet principal de vos études pendant votre passage à l'Institut de Traduction.

L'écueil que je m'efforcerai d'éviter est d'abord celui des généralités telles que ces considérations si souvent entendues sur la noblesse du métier de traducteur, qui n'a d'égale que son humilité, ensuite quelque tendance naturelle que je pourrais avoir — enseignant moi-même la traduction — à vous faire un cours sur le sujet. Vous me permettrez donc de me borner à formuler quelques réflexions personnelles que je me suis faites au cours de pas mal d'années d'exercice et d'enseignement du métier.

Lorsque nous avons dit «traduction française», nous n'avons pas encore défini la langue dans laquelle nous traduisons, nous n'avons pas encore circonscrit le domaine dans lequel nous évoluons et qui nous fournit nos moyens et normes d'expression. La langue française est multiple. Elle l'est d'ailleurs dans le temps et dans l'espace : dans le temps, au même degré, certes, que la langue anglaise dont la richesse, aujourd'hui, porte toutes les marques d'une complexe évolution séculaire ; dans l'espace, dans la diversification géographique du monde contemporain, presque au même degré que la langue anglaise. Aussi faut-il choisir, et choisir dans un simple souci de sécurité linguistique. Dans ce cas, où trouver la norme qui nous garantira cette sécurité ? Les tentations sont nombreuses et l'une d'elle particulièrement dangereuse : celle qui consiste à dire qu'un mode de parler et d'écrire, bref un mode d'expression, en vaut bien un autre. Ce serait très bien s'il s'agissait de faire du régionalisme et si, nous détournant de l'universalité d'un génie, nous nous laissions glisser dans les délices des florilèges, ce qui serait bien tentant pour des stylistes, après tout, puisque florilège signifie choisir et, de surcroît, choisir des fleurs. Pourquoi, en effet, n'aurai-je pas recours au mot picard *échouir* lorsque je veux parler d'une personne dont le bavardage m'assourdit, ou encore, lorsque je veux dire *abimer*, au verbe canadien français *maganer* puisqu'aussi bien ce dernier, arrière-arrière petit-fils du vieux verbe *mes-haignier* ou *mahaighnier* de notre terroir commun, avec lointaine descendance anglo-américaine sous les formes *maim* ou *mayhem* qui signifient violence physique impliquant



Collation des diplômes à l'Institut d

De gauche à droite : *M. Donald Buchanan, professeur Labeyrie, conférencier; M. Thomas Guérin, vice-président d' professeur; M. Simon L'Anglais, président de l'Associa Buteau, professeur; M. Blake T. Hanna, professeur.*

mutilation, a certainement des titres de noblesse dans notre langue, ou encore, lorsque je veux parler d'un sentier en forêt, pourquoi ne choisirais-je pas le mot délicieux *trêles* qui, lui, vient tout droit, sans grande distance à parcourir, de l'anglais *trail* et dont, personnellement, je souhaiterais qu'il entre, pour nos futurs Francis Jammes, dans la langue communément acceptée (mais pas avant deux ou trois cents ans cependant!). Je viens de parler de forêts (que je fais bi-, ou tri-centenaires par anticipation!), de *trêles* ou de sentiers, mais je ne crois pas que les traducteurs aient avantage à s'y égarer, même s'ils se donnent pour tâche la traduction littéraire. Car, même dans le cas de la traduction littéraire, dont je vous parlerai d'ailleurs tout à l'heure, même si le traducteur doit faire appel aux ressources les plus diversifiées, les plus insolites, les plus secrètes, dans le domaine du pittoresque, de l'imagination et du rêve, il a, dans tous les cas, besoin, sinon des lieux communs, du moins des lieux sûrs : en un mot, il a besoin d'un havre et, ce havre, je pense que c'est dans ce que l'on peut convenir d'appeler le français classique contemporain, dont les ressources sont immenses, qu'il est le plus à même de le trouver. Notre langue classique du XXème siècle n'appartient à aucun pays de langue française en particulier : elle appartient à tous ces pays et elle émane de tous les siècles d'évolution de ces pays. Elle est leur génie même, parce qu'elle est leur pensée et si l'on me dit, pour défendre tel ou tel régionalisme. «Mais, nous disons cela comme ça chez



Traduction, Université de Montréal

*Mlle Jeanne Grégoire, directrice des études; M. F. Dufau-
neur; M. François Vézina, président; Mme J.-M. Penverne,
canadienne des Traducteurs diplômés; Mlle Madeleine*

nous», je réponds «Oui, et c'est sans doute fort intéressant de tel ou tel point de vue ethno-linguistique, mais cela ne peut pas se *dire* ainsi car, en français, cela ne peut pas se *penser* ainsi». Et le français classique contemporain n'est pas seulement la langue du traducteur littéraire, elle est aussi, en toutes circonstances, celle du traducteur technique, juridique, diplomatique, parlementaire, commercial, elle est la langue de nos organisations internationales; elle est, en un mot, le seul outil normalement valable de cet artisan qu'est le traducteur.

Outil, dis-je, apte à façonner une représentation du monde propre à un certain génie, outil d'ailleurs sur lequel circulent quelques légendes dont il importe de faire justice.

La première de ces légendes est qu'en regard de l'anglais, le français manque parfois de ressources. A mon sens, il n'y a rien de plus faux et je puis vous affirmer qu'au cours d'une pratique déjà longue de ce métier dans les multiples domaines qu'il comporte, je n'ai jamais rencontré de cas où il ait fallu baisser pavillon et dire *impossible*. Tout peut se traduire et, certainement, très bien se traduire: tout s'exprime en français, à condition de savoir, à bon escient, briser les entraves du littéralisme pour remonter aux sources mêmes, à la raison d'être profonde de l'expression, à condition aussi de savoir, sinon par instinct, du moins par un réflexe

que seul l'exercice du métier permet d'acquérir, passer d'une optique à l'autre : rien n'est plus exact, à ce propos, que la pertinente distinction que M. Jean-Paul Vinay établit dans l'excellent article publié récemment par le *Journal des Traducteurs*, entre la vision comparative et la vision absolue propres, respectivement, à la langue anglaise et à la langue française.

La distinction établie par M. Vinay porte plus spécialement sur l'usage de chacune de ces langues dans le domaine publicitaire. Je crois, personnellement, qu'elle dépasse ce domaine et, comme il est logique qu'un langage fondé sur une vision absolue du monde élimine, de ce fait, certaines des articulations inhérentes à un langage fondé par une vision comparative, je crois pouvoir conclure à la plus grande concision du premier par rapport au second. C'est bien là, en effet, la deuxième légende dont je voudrais que l'on fasse également justice : on nous raconte que le français est une langue diffuse et prolixe, s'étalant en fatigantes longueurs, alors que l'anglais est une langue nette, ramassée, concise, avare de mots. Il est certain que la langue anglaise possède ces qualités, mais n'oubliez jamais que la langue française les possède aussi : à mon avis, du reste, elle les possède à un degré bien supérieur. Un des premiers enseignements que vous tirerez de votre métier de traducteur est qu'en français il y a des choses qui vont sans dire et qui n'iront pas mieux si vous les dites, alors qu'en anglais la tendance semble être de croire qu'il vaut mieux tout dire, même ce qui va de soi. Les exemples abondent. Il y a, entre des milliers d'autres, l'éternel *appropriate*. *Please, send me the appropriate document* dit le texte anglais (six mots). *Veuillez m'envoyer le document* dit le texte français (cinq mots), étant entendu que je ne demanderais pas, parlant français, que l'on m'envoie un document qui ne fût pas *appropriate*. *Wring it out damp* dira-t-on en anglais (quatre mots) en évoquant un torchon humide : *essorez-le* dira-t-on en français (deux mots) en évoquant le même torchon. Je vous l'affirme, les exemples abondent et il y a de quoi s'amuser à cet excellent exercice dont le principe est à la base de tout bon travail de traduction : ne jamais dire en quatre mots ce qui peut se dire en trois, ni en trois ce qui peut se dire en deux, ni en deux ce qui peut se dire en un et, enfin, savoir se résigner au silence quand ce dernier et unique mot s'avère, en dernière analyse, inutile et peut donc se passer d'être dit. Cela arrive !

Les vertus de la sobriété et de la concision sont, elles aussi, bénéfiques dans le domaine de la traduction littéraire, qu'il s'agisse de prose, ou de poésie. J'ai un peu pratiqué les deux, mais j'ai choisi de vous parler uniquement, ce soir, de la traduction poétique. Une question se pose : la traduction poétique signifie-t-elle, nécessairement, traduction en vers ? En d'autres termes, le traducteur penché sur une œuvre conçue selon un système prosodique rigoureux doit-il, à tout prix, s'astreindre à produire la nouvelle œuvre, dans la langue de traduction, conformément à la norme imposée par le système prosodique, rigoureux lui aussi, de cette langue ? Personnellement, je ne le crois pas, mais j'ai eu à soutenir maintes après discussions sur le sujet. Je vais vous donner les raisons de ma réponse négative. J'ai employé, il y a quelques instants, l'expression *à tout prix* : le prix à payer est bien souvent, à la suite d'une recherche par trop académique d'un nombre de syllabes et d'une rime, la perte d'une intention importante du contenu verbal. En revanche, une liberté raisonnable prise à l'égard d'un système prosodique tourne toujours au bénéfice de la puissance d'expression poétique de ce contenu verbal. On obtient alors une traduction poétique qui, pour avoir été écrite sans rime, ne l'a cependant pas été sans raison, raison signifiant du reste mesure et cette notion de mesure demeurant à la base de tout système prosodique. Je crois que la solution idéale est la traduction en prose rythmée ou, si vous voulez, en prose rythmique. C'est, à mon avis, selon cette formule que les meilleures traductions poétiques ont été écrites : je n'en veux pour exemple que la géniale traduction de *Hamlet* donnée par André Gide il y a

quelques années : à l'alternance poésie-prose existant dans le texte anglais correspond, dans le texte français, la continuité de la formule prose rythmée. J'ai moi-même travaillé selon cette formule et, tout en m'excusant de me citer après le maître qu'était Gide, je vais vous lire un texte que j'ai publié il y a une dizaine d'années, la traduction d'une œuvre de mon ami, le poète gallois Vernon P. Watkins, intitulée *The Feather*. C'est selon la formule de la prose rythmée que j'ai écrit la traduction que je vais vous lire maintenant, pour ce qu'elle vaut, en commençant toutefois par vous lire l'œuvre originale anglaise.

The feather

I stoop to gather a seabird's feather
 Fallen on the beach,
 Torn from a beautiful drifting wing;
 What can I learn or teach,
 Running my finger through the comb
 And along the horny quill?
 The body it was torn from
 Gave out a cry so shrill,
 Sailors looked from their white road
 To see what help was there.
 It dragged the winds to a drop of blood
 Falling through drowned air,
 Dropping from the sea-hawk's beak,
 From frenzied talons sharp;
 Now if the words they lost I speak
 It must be to that harp
 Under the strange, light-headed sea
 That bears a straw of the nest.

Unless I make that melody,
 How can the dead have rest?
 Sheer from wide air to the wilderness
 The victim fell, and lay;
 The starlike bone is fathomless,
 Lost among wind and spray.
 This lonely, isolated thing
 Trembles amid their sound.
 I set my finger on the string
 That spins the ages round.
 But: let it sleep, let it sleep
 Where shell and stone are cast;
 Its ecstasy the Furies keep,
 For nothing here is past.
 The perfect into night must fly;
 On this the winds agree.
 How could a blind rock satisfy
 The hungers of the sea?

(The Lady and the Unicorn)

La plume

*Je recueille à mes pieds une plume d'oiseau de mer
 tombée sur la grève,
 arrachée à une aile merveilleuse chassée par le vent;
 quel savoir puis-je acquérir ou léguer
 en promenant mes doigts dans ses barbes
 ou sur son arête de corne?
 Le corps dont elle a été arrachée
 a poussé un cri si aigu
 que les yeux des matelots ont quitté leur route blanche*

pour voir quel appel leur venait de là-haut
 et les vents sont accourus vers cette goutte de sang
 tombant du haut du ciel noyé,
 lâchée par le bec de l'épervier des mers,
 par de furieuses griffes acérées;
 lors, si je prononce les paroles qui leur ont échappé
 que ce soit au son de cette harpe
 sous la mer étrange, en proie à la lumière,
 où flotte une paille du nid.
 Si je n'écris pas cette mélodie,
 les morts peuvent-ils reposer en paix?
 Vertigineuse dans l'espace jusqu'à ce désert
 la victime est tombée;
 la corne en forme d'étoile est insondable,
 perdue dans le vent et les embruns.
 Cette créature solitaire et désolée
 frémit au cœur de leur musique.
 Je pose mon doigt sur la corde
 qui fait tournoyer les siècles.
 Mais qu'elle dorme, qu'elle dorme
 avec le coquillage et le caillou rejetés par les eaux;
 de son extase les Furies sont gardiennes
 car ici rien n'appartient au passé.
 La perfection doit s'envoler dans la nuit
 et les vents en conviennent;
 mais l'aveugle rocher, comment saurait-il
 apaiser les fringales de la mer?

En écrivant ce texte, je n'ai jamais pensé que je faisais travail d'artiste: je me suis contenté de croire, mais alors de croire passionnément, que je me livrais à un artisanat. Car, que votre entreprise soit modeste ou ambitieuse, qu'il s'agisse de traduire une lettre commerciale, une annonce, un texte d'accord international, un roman ou un poème, c'est bien de cela qu'il s'agit: comme traducteurs, vous ferez, essentiellement, œuvre d'artisans. On vous dira, et cela sera sans doute vrai, que la traduction n'est pas un travail de création: peut-être, mais, en tout cas, elle s'en rapproche beaucoup et elle permet d'accéder à une vérité qui situe le travail du traducteur dans le domaine de la pensée.

Cette vérité, la voici: le problème de la traduction relève de la philosophie, en ce sens qu'il ressortit à un autre problème, beaucoup plus vaste, qui est celui de la communication de la connaissance. N'oubliez pas, mes amis, que voir dans la traduction une simple réponse à une exigence des temps ou du milieu, c'est singulièrement rétrécir le problème. On ne traduit pas uniquement, par exemple, parce que l'on vit dans un pays bilingue, ou bien parce qu'il faut étendre le marché d'un produit ou d'un livre, ou pour tout autre motif-utilitaire. Le traducteur ne se fait pas une vertu de la nécessité. Au contraire, et c'est par ces mots que je voudrais conclure, la traduction c'est la vertu même du langage, c'est son épanouissement et, à plus d'un titre, c'est aussi l'épanouissement et le gage de pérennité de la pensée humaine.